

ONOMATA

La signification du nom propre et le coup de théâtre du *Cratyle*

David BOUVIER
Université de Lausanne

Un de mes privilèges à l'Université de Lausanne a été d'être tout à la fois le collègue et le voisin de bureau de Rudolf Wachter, d'avoir pu ainsi le déranger à chaque fois – et ce fut souvent – qu'une question de linguistique se posait à moi. Je ne ferai pas ici le catalogue de ses réponses, mais je reviendrai sur nos réflexions autour de la question complexe de la signification du nom propre.¹

On doit aux logiciens et aux philosophes du langage d'avoir élargi une problématique qui relève désormais aussi bien de la psychologie, de la psychanalyse que de la linguistique, de l'anthropologie et de la poétique. Les questions d'ailleurs s'entrecroisent. L'anthropologue peut enquêter sur les différentes pratiques de dénomination des nouveaux-nés dans des cultures diverses, tandis que le philologue s'interroge sur les critères qui déterminent, dans un poème ou un texte fictionnel, la dénomination des personnages, sur la façon dont n'importe quel auteur peut travailler à dramatiser le lien d'identité entre une personne, réelle ou fictive, et son nom.

Entrons ici dans l'un de ces mondes fictifs où les personnages ont de bonnes raisons de s'inquiéter de la valeur de leurs noms. Dans son périple *De l'autre côté du miroir*, Alice, l'héroïne de Lewis Carroll, sait parfaitement qu'un personnage de fiction n'existe que par son nom. Elle tient au sien comme à une condition de son existence. Quand elle approche du « bois où les choses n'ont pas de nom », elle s'inquiète :

« What'll become of *my* name when I go in? I shouldn't like to lose it at all – because they'd have to give me another, and it would be almost certain to be an ugly one. But then the fun would be, trying to find the creature that had got my old name! »²

Alice ne précise pas l'autorité qui se cache derrière ce «they» qui devra la renommer si elle perd son nom. Mais elle sait qu'elle est «Alice» et qu'elle ne peut-être qu'«Alice». Elle ne s'attarde guère dans le bois où les noms s'oublient. Chemin faisant, elle affronte bientôt une autre question, quand Humpty Dumpty, l'œuf qui parle, lui fait remarquer que son nom, «Alice», ne veut rien dire: «It's a stupid name enough! [...] What does it mean?». Décontenancée, Alice répond: «Must a name mean something?» L'anglais fait la différence entre «name» et «noun». Cela aide Alice qui a raison de répliquer qu'un nom propre n'a nul besoin de signifier quoi que ce soit. Alice est une petite fille mais le nom «Alice» n'est aucunement un doublet ou un synonyme de «petite fille»; il suffit que son nom la désigne, sans nul besoin d'indiquer ses qualités. Humpty Dumpty n'est pas d'accord. Pour lui, c'est une évidence les noms propres doivent avoir un sens. Le sien en a un et il en est fier: «my name means the shape I am – and a good handsome shape it is too. With a name like yours, you might be any shape, almost». ³ L'identité de la personne dépend-elle de son nom? Humpty Dumpty attire Alice dans un domaine dangereux où la nature de la personne, son essence, dépend du sens du nom propre qui la désigne. Pour Humpty Dumpty, si «Alice» ne veut rien dire, «Alice» n'est plus personne! C'est l'histoire d'Ulysse et du Cyclope qui se trouve ici inversée.

Lewis Carroll était professeur de mathématique, mais aussi passionné de linguistique, auteur de traités destinés à promouvoir l'étude de la logique. Il connaissait parfaitement les thèses de John Stuart Mill qui inspirent à Alice sa pertinente remarque: «Faut-il qu'un nom propre ait un sens?»

L'entretien d'Alice et d'Humpty Dumpty annonce d'ailleurs les débats à venir qui opposeront les descriptivistes aux thèses de Mill, reprises plus tard par Saul Kripke. ⁴ Les théories les plus récentes donnent raison à Alice: un nom propre n'a pas de signification, même s'il est susceptible de recevoir des connotations. Bien sûr, il existe des noms propres dérivés de noms communs («Bouvier», «Legrand», «Lenoir» etc.), mais ces anthroponymes (qui ont pu, à l'origine, nommer et surnommer), ont fini par être désémanés et détachés des concepts qu'ils pouvaient signifier ou suggérer. Le débat d'Alice et d'Humpty Dumpty est d'autant plus essentiel qu'il confronte deux univers et qu'ils sont chacun d'un côté de ce *Miroir* qui inverse les théories: Alice raisonne et joue la carte du nom comme désignateur rigide; Humpty Dumpty a dans son jeu l'atout du «nom parlant» si cher aux poètes antiques. Lewis Carroll était aussi un excellent lecteur d'Homère et de Platon.

Rappelons, avant d'y revenir, qu'en Grèce ancienne, les anthroponymes sont, à quelques exceptions près,⁵ formés à partir de lexèmes (noms, adjectifs, verbes, prépositions) empruntés à la langue commune et combinés selon des règles de composition, d'abrègement⁶ ou de dérivation précises.⁷ Les noms de personne sont ainsi, de par leur lien avec le lexique commun, riches de possibilités significatives qui peuvent être plus ou moins explicites, mais que les Grecs anciens – c'est ici une donnée culturelle – se plaisent à réveiller ou à entendre, surtout en poésie. Les héros épiques et tragiques savent qu'ils devront, tôt ou tard, faire l'épreuve de leur nom. Dans l'*Odyssée*, l'erreur du Cyclope fut d'oublier que, dans le monde homérique, tout nom propre reste virtuellement signifiant et que l'on ne se nomme pas innocemment «Personne».

«Must a name mean something?» Un héros homérique, voire un Athénien du V^e siècle, aurait-il pu poser cette question avec autant de conviction qu'Alice? Sans revenir sur les noms parlants homériques, regardons du côté du *Cratyle* de Platon où le débat entre Socrate et Hermogène n'est pas sans rappeler celui d'Ulysse et de Polyphème, ou annoncer celui d'Alice et d'Humpty Dumpty. Dans le monde de Platon, l'inquiétude d'Hermogène n'est pas de savoir si son nom a un sens, mais de vérifier que ce nom est bien le sien. Dans le *Cratyle*, Platon joue à renverser certaines règles de l'anthroponymie homérique, tandis que Socrate construit une double argumentation qui laisse entendre à Hermogène qu'un nom propre peut mal nommer ou nommer faussement (429c). On peut se plaire à reconnaître dans le *Cratyle* comme une *tragédie* d'Hermogène.⁸

La tragédie d'Hermogène

Le drame – mais il s'agit plutôt d'une tragi-comédie – se joue aux alentours de midi. Hermogène et Cratyle sont en train de parler de la rectitude des noms quand arrive Socrate qui a passé la matinée en compagnie d'un devin (396d5). Hermogène l'interpelle pour l'inviter à prendre part au débat. On devine que la discussion l'embarrasse et qu'il compte sur le nouvel arrivant pour éclairer une affirmation énigmatique dont il redoute la portée oraculaire. Hermogène résume le débat. Pour Cratyle, explique-t-il, «il existe, pour les noms, une juste dénomination naturellement adaptée à chacun des êtres» (383a): entre le nom et son référent, la relation n'est pas arbitraire, ni conventionnelle, mais parfaitement motivée.⁹ Cratyle défend en effet «une justesse des noms, produite de façon naturelle, la même pour tous, Grecs et

Barbares» (383a). On ne sait pas sur quelle catégorie de noms la discussion a porté jusque-là, mais c'est l'exemple des noms propres qui intéresse Hermogène et qui vient de susciter son inquiétude. La question semblait évidente. Est-ce que «Cratyle» est véritablement le nom de Cratyle? Cratyle répond affirmativement. Et pour Socrate? Cratyle acquiesce: «Socrate» est bien son vrai nom. Hermogène veut alors étendre la règle à tous les hommes et faire admettre que le nom dont on les nomme est bien leur nom. Cette fois, la réponse de Cratyle est négative: «Non pas toi! Ton nom n'est pas Hermogène, même si tout le monde t'appelle ainsi!» (383b). Coup de théâtre! On pourrait penser à Edipe découvrant qu'il n'est pas celui qu'il croyait être. Rien n'est plus inquiétant pour une personne réelle, comme pour un personnage de fiction, que de découvrir que son nom n'est pas son nom, que son identité n'est pas son identité.

Hermogène n'y comprend rien. Il a demandé à son interlocuteur d'être plus clair, mais Cratyle s'est réfugié derrière l'ironie, semblable à celui qui sait quelque chose mais qui ne veut pas le dire. Hermogène appelle donc Socrate au secours. Il y va de son identité après tout: «Par conséquent, si tu as quelque moyen d'expliquer l'oracle de Cratyle, j'aurais plaisir à t'entendre» (384a). Hermogène a peut-être commis sa première erreur. Si vraiment, comme il semblait le soutenir en précurseur de Kripke, les noms propres ne sont que des «désignateurs rigides», dépourvus de toute potentialité significative, rien ne devrait l'inquiéter. Après tout, c'est bien le nom d'Hermogène que ses interlocuteurs emploient pour s'adresser à lui. Comment son nom propre peut-il ne pas le désigner?

J'ai rappelé plus haut que les anthroponymes étaient en Grèce formés à partir du vocabulaire commun. Mais à l'époque de Socrate, les Athéniens s'inquiétaient-ils vraiment d'une adéquation entre leur nature, leur identité et les significations suggérées par leurs noms? Entendaient-ils que les noms de Socrate et Cratyle ont en commun de renvoyer à l'idée de «force» *«krátos»*? Au début du *Cratyle*, Hermogène veut être indifférent aux potentialités significatives des noms propres. Mais la réplique inattendue de Cratyle suffit à le déstabiliser. Sans doute est-ce moins l'idée d'une signification de son nom que la valeur de cette signification qui le dérange. Et s'il n'était pas ce que son nom veut dire: Hermogène, «qui appartient à la lignée, au *génos* d'Hermès»?

«Question difficile», répond Socrate (384b)! Lui aussi détourne la discussion par une boutade. Il pourrait répondre, dit-il, s'il avait entendu le cours à 50 drachmes de Prodicos, mais il n'a entendu que l'explication à une

drachme. Socrate rassure Hermogène et suppose que Cratyle plaisante : « Nier qu' Hermogène soit ton vrai nom c'est, je le soupçonne, une façon qu'il a de se moquer de toi : sans doute pense-t-il que tu échoues à chaque fois que tu cherches à faire fortune » (384c). La boutade sur l'argent n'est pas gratuite et Socrate la relance plus loin quand il invite Hermogène à soutirer quelque argent à son demi-frère Callias. Callias et Hermogène sont, en effet, les fils d'Hipponicos, l'un des hommes les plus riches d'Athènes. Fils légitime, Callias avait pu s'offrir les cours payants des sophistes pour s'acquérir une réputation de sagesse (391c). Fils illégitime, demi-frère de Callias, Hermogène, privé du patrimoine paternel, n'est qu'un demi-fils d'Hipponicos. Mais alors, comment peut-on s'appeler Hermogène si l'on est pauvre ? Hermès est déjà connu dans l'*Odyssée* (VIII 335) comme un dieu « dispensateur de biens », accroissant les richesses, habile à résoudre les apories pour échapper à l'embarras.¹⁰ Pauvre Hermogène qui n'hérite rien ni de son père, ni d'Hermès. Socrate a répondu à sa manière : difficile de s'appeler « Hermogène » si l'on est pauvre ! « Hermogène » est un nom qui vaut cher. Mais tout n'est pas dit et le lecteur devine qu'une explication en annonce une autre qui va s'imposer plus tard mais que l'on peut déjà lire entre les mots. Hermès est aussi dieu de l'interprétation, un « herméneute » (408d), habile à jouer et à ruser avec le sens des mots, à leur faire dire ce qu'il veut. Hermogène, si peu inventif dans le débat, n'est pas un vrai descendant d'Hermès s'il se retrouve sans ressource pour réfuter Cratyle. Socrate ne fait pas que plaisanter, il prépare le terrain pour une démonstration plus radicale. Sans argent pour suivre les cours d'un sophiste réputé – qu'Hermogène rejette d'ailleurs – il reste pour s'instruire à écouter les poètes et Homère en premier lieu. Méfions-nous seulement de ce que Socrate lui fera dire.

Noms propres : « noms parlants ou désignateurs rigides » ?

Les poètes ne sont pas des linguistes férus de précision étymologique. Ils exploitent les potentialités signifiantes des noms propres sans se limiter à des contraintes d'exactitude : le nom suggère des sens qui peuvent varier au gré des contextes et des jeux d'échos phoniques. Le moindre effet d'assonance ou d'allitération peut suffire à conférer au nom propre un sens nouveau pourvu qu'il soit pertinent avec une situation qui révèle la personne. Dans la *Théogonie*, Hésiode explique le nom d'Aphrodite en nous rappelant qu'elle est « née de cette écume blanche » (« *aphro-genea* »), éjaculée par le sexe émasculé d'Ouranos (*Théogonie*, 191-198). Dans un tout autre contexte,

Hécube dans les *Troyennes* d'Euripide, rejette la responsabilité de la guerre de Troie sur Hélène et elle resémantise pour cela le nom de la déesse: «ce sont leurs passions impures que les humains nomment “Aphrodite”: son nom commence exactement (“*orthós*”) comme celui de la “folie” (“*aphrosunês*”)» (Eur. *Tr.* 989-990).¹¹ On est loin d'une exactitude des dénominations qui associerait parfaitement le nom à son référent; il suffit à Hécube d'indiquer que les premières lettres du nom de la déesse correspondent à celle du substantif «*aphrosunês*». Entre Aphrodite et la «folie», la relation d'identification ne vaut que lorsque le jeu des mots et des sons la suggère. Les noms sont riches de potentialités signifiantes qui peuvent changer et qui ne visent aucunement à retrouver une essence définitive du référent désigné.

Dans le monde homérique, la question n'est pas de savoir si un héros doit ou non se reconnaître dans son nom, mais de savoir quand et comment il découvrira que son nom évoque tel moment de son destin.¹² Le nom est constitutif d'une identité qui peut se redéfinir. Patrocle peut tout à la fois ou successivement être le héros qui évoque «les exploits des pères» («*klea patrôn*»), qui «écoute son père» (de «*kluô*») ou qui «pleure son père» (de «*klaîô*»).¹³ Entre l'identité, le nom et l'histoire des héros, le poète cherche non pas une adéquation mais plusieurs.

Eustathe et les scholiastes avaient déjà observé que certains héros portent un nom qui renvoie à l'identité de leur père, quelquefois de leur mère ou de leur grand-père.¹⁴ Ajax, fils de «Télamon» («baudrier») a appelé son fils «Eurysakês» («Large bouclier») un nom qui renvoie à l'imposant bouclier qui le caractérise. Sur la base de tels exemples, M. Sulzberger concluait à l'existence d'une «règle» qui consistait à donner à l'enfant «un nom destiné à rappeler une caractéristique ou un événement de l'existence de son père, parfois de sa mère ou de son aïeul». ¹⁵ On peut aller plus loin et dire que cet usage voulait retrouver l'ancêtre dans son descendant pour perpétuer une identité de la lignée. Mais, dans une poésie où les noms propres se révèlent polysémiques, donner un nom revient à prédestiner la personne à un destin qui n'est en rien prévisible tant sont riches les façons de faire parler les noms. Dans le monde homérique, Hermogène aurait été «Hermogène» et le serait devenu pleinement à chaque fois que le poète aurait révélé, par un jeu d'étymologie libre, une potentialité signifiante d'Hermogène. Mais Socrate va aborder l'anthroponymie homérique en présupposant une vérité des dénominations, une façon sûre de la pervertir.

Décider que l'homme s'appelle «cheval»

Pour Hermogène, «la rectitude de la dénomination n'est pas autre chose que le fait d'une convention et d'un accord» (384d). Ainsi argumente-t-il, que, si l'on change le nom d'une personne, le second nom ne sera pas moins correct que le premier: «car aucun être particulier ne porte aucun nom par nature, mais il le porte par l'effet de la loi et de l'habitude, que suivent ceux qui emploient ces noms» (384d-e).

Avant de se réjouir trop vite d'une intuition qui préfigure les thèses de Mill et de Kripke sur le nom propre comme «désignateur rigide»,¹⁶ il faut remarquer que les exemples de renominations étaient nombreux en Grèce classique, tant pour les esclaves, les affranchis que les citoyens libres; Diogène Laërce évoque le cas de Platon qui aurait d'abord été appelé «Aristoclès», puis surnommé «Platon» à cause de sa constitution robuste.¹⁷ Socrate n'ouvre pas ce dossier, et choisit une autre stratégie. Passant des noms propres aux noms communs, il fait reconnaître à Hermogène que l'arbitraire de la dénomination pourrait conduire à un désordre dès lors qu'une même réalité pourrait être nommée diversement par ceux qui distribuent les noms. Humpty Dumpty poussera cet argument jusqu'à l'absurde en affirmant que les mots qu'il prononce ne signifient jamais que ce qu'il veut leur faire dire.¹⁸ Si la dation d'un nom propre est un acte privé, ce n'est pas le cas des noms communs admis collectivement: «Quoi? – interroge Socrate – Prenons un exemple quelconque, par exemple ce qu'on appelle présentement un “homme”; si moi, je le dénomme “cheval”, le même être aura comme nom public, “homme”, et comme nom privé, “cheval”?» (385a). Comme l'a remarqué Gérard Genette, Socrate ignore ici la nécessité du consensus social et Hermogène oublie de la lui rappeler.¹⁹ Mais c'est bien la confusion entre noms propres (choisis individuellement) et noms communs (admis collectivement) qui facilite cette omission. Dès lors, entre noms propres et noms communs, les effets de la confusion seront, dans le *Cratyle*, permanents. Fils d'un père dont le nom évoque le «cheval» et la «victoire» (*Hipponikos*), Hermogène devrait prendre garde à la démonstration qui vient d'introduire subrepticement – comme souvent chez Platon – l'idée (très mythologique) d'un homme-cheval.

Après avoir fait admettre à Hermogène qu'il n'est ni vrai que «tout soit similaire pour tout le monde en même temps et toujours, ni vrai non plus que chacun des êtres existe d'une façon particulière pour chacun» (386d), Socrate avance l'idée, fondamentale pour sa conclusion, que les êtres ont «une réalité stable qui leur appartient et qui n'est pas relative à ceux qui la considèrent»

(386e). La voie est ouverte à une ontologie des choses. La réalité stable des objets admise, Socrate peut assimiler le nom à un instrument qui doit être approprié à sa fonction et à son objet. Comme il y a un fabricant de navettes qui conçoit différents types de navettes pour différents types de tissages, il doit y avoir un fabricant de noms – le *nomothète* – capable «en regardant vers le nom existant par nature pour chaque chose de transposer sa forme en lettres et en syllabes» (390e.). Et une fois encore, Socrate va assimiler formation des mots communs et dation des noms propres pour reconnaître que «l'institution des noms n'est pas une petite affaire» (390d6). Hermogène est d'accord mais demande à mieux comprendre ce que peut être «la rectitude naturelle des noms». Faute de connaître à ce propos l'enseignement de Protagoras, Socrate propose – on l'a vu – de s'en remettre à Homère : «c'est auprès d'Homère et des poètes qu'il faut t'instruire». Un peu surpris, Hermogène se demande en quel endroit Homère parle de cela (391d).

Homère nomothète

Socrate en est convaincu, Homère est un témoin d'exception. L'attention est d'abord portée sur les exemples de double dénomination, quand le poète indique, pour un même oiseau ou un même lieu, le nom donné par les dieux et celui donné par les hommes. Les exemples, rapidement traités, servent à postuler que les dieux savent, mieux que les hommes, attribuer des noms. Voilà introduite l'idée si peu homérique de noms nommant mieux que d'autres. Socrate poursuit en descendant dans l'échelle des compétences et en prenant l'exemple du fils d'Hector que les femmes nomment «Scamandrios» et les hommes «Astyanax». N'est-il pas évident que le nom donné par les hommes est plus convenable «puisqu'Homère considérait les Troyens plus sages que leurs femmes»? (392d3). Hermogène convient aussi de ce nouveau postulat. Le nom «Scamandrios» renvoie au fleuve qui traverse et protège Troie; «Astyanax», qui signifie «Souverain de la ville»,²⁰ renvoie à Hector, ce souverain «seul à protéger Ilion et ses longs murs». ²¹ Pourquoi un nom vaut-il mieux que l'autre, Socrate ne le dit pas, mais la primauté conférée au nom d'«Astyanax» lui permet de rappeler l'usage héroïque de dénommer les fils d'après les pères et d'introduire l'idée d'une synonymie des noms propres. Les noms d'Hector et d'Astyanax se répondent : «Astyanax» est «souverain de cette ville» que son père «protège» (392e).

Mais Socrate franchit un nouveau pas en insinuant que le poète de l'*Iliade* a forgé lui-même ces noms : «n'est-ce pas Homère en personne qui a posé le

nom d'Hector?» (393a). Nous voilà au cœur de la manipulation platonicienne qui postule un Homère œuvrant à inventer des noms parfaits pour ses héros et qui omet de reconnaître l'art d'une variation poétique sur les potentialités suggestive de la polysémie des noms.

Il était évident pour les Grecs anciens que les héros de l'*Illiade* et de l'*Odyssee* étaient des personnages historiques et non des êtres fictionnels. Hérodote et Thucydide ne contestent ni l'un ni l'autre l'historicité de la guerre de Troie et de ses acteurs. Platon lui-même admet à plusieurs reprises, dans la *République*, dans le *Phèdre*, dans les *Lois*, l'existence historique des héros de la guerre de Troie.²² Pour un Grec ancien, si la question des noms des dieux et des créatures mythologiques restait ouverte,²³ les noms des principaux héros homériques ne pouvaient être eux le résultat d'une invention poétique (ce qui n'empêchait pas la reconnaissance d'un travail poétique à partir des anthroponymes héroïques). Comment Socrate justifie-t-il alors sa position inattendue? L'explication est assez simple, elle ne nie pas l'historicité des héros, mais rend compte du besoin de nommer en grec les héros troyens; un exercice de traduction donc: «C'est qu'à mon avis le nom *Hector* a quelque chose de similaire à *Astyanax* et que ces noms ont l'air grec» (393a). Voilà qui permet de reconnaître Homère comme le fabricant de ces deux noms et de le placer dans la position d'un *nomothète* forgeant des noms propres mais aussi communs.

Il faut alors redoubler de méfiance d'autant plus que Socrate poursuit son argumentation en avançant, une fois n'est pas coutume, des étymologies fiables: «En effet, commente-t-il, «*anax*» et «*hektor*» signifient à peu près la même chose: ce sont tous deux des noms de rois; ce dont on est le «souverain» («*anax*»), on en est aussi le «défenseur» («*hektor*»); car il est évident qu'on en est maître, qu'on le possède et le tient («*ekhei*») [...] Je crois toucher comme une trace de l'opinion d'Homère sur la rectitude des noms» (393a-b).²⁴

Socrate semble d'autant plus convaincant que l'*Illiade* elle-même exploite ces rapprochements et qu'elle offre, par ailleurs, plusieurs exemples de correspondances des noms de pères et de fils. Mais ne nous y trompons pas, la synonymie de ces noms propres est loin d'avoir le même sens pour Socrate que pour Homère, qui ne parle nulle part de «rectitude des noms». Alors que la discussion est clairement engagée sur les noms propres, Socrate revient brutalement à l'exemple des noms communs, pour parler cette fois des rejets des animaux qui perpétuent la même espèce: «à mon avis, on est fondé

à appeler “lion” le petit du lion, et “cheval” le petit du cheval» (393c). Et d’ajouter: «Je ne parle aucunement du cas où il naît d’un cheval autre chose qu’un cheval, une sorte de monstre (*teras*); je parle du rejeton de l’espèce. Si, à l’encontre de la nature, un cheval engendrait ce qui naît naturellement d’un taureau, il ne faudrait pas l’appeler “poulain”, mais “veau”; et, à mon avis, si ce n’est pas le rejeton d’un homme qui naît d’un homme, il ne faut pas l’appeler “homme”; et il en va de même pour les arbres et tout le reste. N’es-tu pas d’accord?» (393d). Hermogène devrait prendre garde à cette démonstration. Comme son père, il est bien un homme, même si son nom propre le dit descendant d’un dieu. Il peut s’appeler Hermogène sans que cela ne remette en question sa nature humaine.

Mais Socrate brouille les données d’un constat trop évident. Pour lui, les noms d’«Astyanax» et d’«Hector» ont la valeur de noms communs synonymes renvoyant à un même ensemble: la classe des rois. Les rois, suppose-t-il, naissent nécessairement des rois et leurs noms propres doivent être synonymes puisqu’ils signifient leur nature commune. Mais la poésie homérique ne postule rien de cela. Le fils d’Hector n’a pas été nommé «Astyanax» parce qu’il était roi comme son père, mais avec l’espoir qu’il le devienne. La valeur propitiatoire d’un nom propre peut se vérifier ou non, cela n’invalide pas la fonction du nom en tant que tel. Astyanax ne sera jamais roi de Troie, il n’en est pas pour autant une créature «monstrueuse» comme le serait un veau né d’un cheval!

Socrate a oublié l’exemple d’Astyanax quand il reconnaît plus loin cette valeur propitiatoire des noms propres et il y voit une limite à son enquête: «Or les noms donnés aux héros et aux hommes pourraient peut-être nous induire en erreur; car beaucoup d’entre eux ont une forme héréditaire, parfois sans aucune convenance [...] et beaucoup sont comme l’expression d’un souhait, par exemple “Eutychidès”» (397b). L’exemple est bien trouvé puisqu’on ne saurait s’en remettre évidemment à la «*tukhê*», à la «chance», pour confirmer une théorie de la juste dénomination. «Bien chanceux» ne pourra être «bien chanceux» que par «chance». Homère est finalement un nomothète de fortune.

La réponse à la question d’Hermogène

Si le destin est changeant, l’exactitude de la dénomination des anthronymes ne peut donc être que relative. Goldschmidt a parlé ici d’un «premier échec de la thèse naturaliste».²⁵ Mieux vaut alors, conclut Socrate, porter l’en-

quête sur la dénomination des réalités permanentes et stables (397c) et examiner les critères pris en compte par les premiers hommes pour fixer les noms de ces réalités immuables : « dieu », « démon », « amour ». Chaque terme est alors l'occasion d'une variation étymologique qui joue à démontrer l'adéquation du nom à la chose. Hermogène invite à poursuivre en examinant le nom des dieux (400d). Des vrais noms des dieux, Socrate reconnaît ne rien savoir. Mais l'enquête pourrait gagner à aborder les noms donnés par les hommes, et non plus par Homère,²⁶ à ces puissances inaltérables. Plusieurs noms divins sont passés en revue et la démonstration terminée quand Hermogène rappelle à Socrate son souci premier : « Mais encore une question sur Hermès, puisque Cratyle nie que je sois Hermogène. Essayons d'examiner la signification du nom d'Hermès pour savoir si cet homme a raison » (407e). C'est pour Hermogène la dernière chance de vérifier qu'il n'usurpe pas l'identité et le nom d'un autre.

Socrate répond aussitôt : « Interprète, messenger, adroit voleur, trompeur en paroles, habile commerçant, toute l'activité d'Hermès se rattache au pouvoir du discours » (408a). Jouant sur les mots, Socrate rappelle que « parler » se dit « *eirein* » et « inventa » « *emêsato* » : « *Eireinemêsato* » (« inventa le parler ») aurait ensuite donné « Hermès », nom correct pour nommer le dieu inventeur du parler et habile orateur entre tous. Il n'échappe pas au lecteur que Socrate s'est imposé depuis un moment déjà comme un habile « herméneute » des noms propres. C'est lui qui tient d'Hermès. Voilà Hermogène bien placé pour déduire la conclusion redoutée. « Hermogène » n'est vraiment pas son nom : « Par Zeus, Cratyle a donc bien raison, semble-t-il, de prétendre que je ne suis pas Hermogène, car en fait de discours, je me sens peu de ressources » (408b). C'est toute la première partie du *Cratyle* qui prouve la pertinence de ce constat. Hermogène en paie le prix fort, lui qui vient de perdre son nom que Socrate a resémantisé pour faire entendre, comme l'avait suggéré Cratyle, qu'Hermogène ne saurait être Hermogène. Et cela sera encore confirmé plus avant dans le débat.²⁷ L'inspiration linguistique de Socrate pourrait bien être aussi dangereuse que ces puissances de l'*Odyssée* qui font oublier au héros son identité ou qui la lui confisquent.

NOTES

1 Evoquons les propositions de Rudolf Wachter pour expliquer les noms de Charaxos et Larichos dans le *Poème des frères* de Sappho ; la discussion n'est plus accessible *on line* mais elle est évoquée par J. Lidov, «Songs for Sailors and Lovers», in A. Bierl & A. Lardinois (eds.), *The newest Sappho*, Leiden, Brill, 2016, p. 86. Ces pages s'inscrivent dans une recherche de plus grande ampleur sur la mémoire et l'invention des noms propres dans la poésie homérique. Pour des raisons d'espace, la bibliographie a été réduite au minimum. La version longue de cette réflexion sera plus documentée.

2 Lewis Carroll, *Alice's adventures in Wonderland and Through the looking-glass*, edited with an introduction by P. Hunt, New York, Oxford University Press, 2009, pp. 155-56.

3 L. Carroll, *op. cit.* (n. 2), p. 186.

4 J. S. Mill, *Système de logique déductive et inductive*, Paris, Alcan, 1896 ; S. Kripke, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1982. Développant ou discutant les thèses de Mill et Kripke, la bibliographie est sans fin ; citons

seulement F. Récanati, «La sémantique des noms propres : remarques sur la notion de "désignateur rigide"», in *Langue française*, 57, 1983, pp. 106-118.

5 Par exemple, les dérivés de noms ethniques, de toponymes ou de noms étrangers.

6 Une bonne introduction au problème des anthroponymes homériques est offerte par P. Wathélet, *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*, Liège, Université de Liège, 1988, I, p. 35 et ss. Voir aussi D. Bouvier, *Le sceptre et la lyre*, Grenoble, Millon, 2002, pp. 357-414.

7 Le plus souvent, il s'agit de noms composés de deux lexèmes empruntés à la langue commune.

8 Sur Platon «faiseur de tragédies» et sur Hermogène bien ou mal nommé, voir les pages que M. Année consacre au *Cratyle* et à l'efficacité du langage propre dans son travail monumental *Tyrtée et Kallinos. La diction des anciens chants parénétiques (édition, traduction et interprétation)*, Paris, Garnier, 2017, pp. 311-332.

9 Pour les citations du *Cratyle*, je reprends en règle générale la traduction de Catherine Dalimier

(Platon, *Cratyle*, Paris, Flammarion, 1988). J'ai utilisé l'indispensable commentaire de Francesco Ademollo, *The Cratylus of Plato*, Cambridge, 2011.

10 F. Ademollo, *op. cit.* (n. 9), p. 29 propose une interprétation similaire.

11 W. Burkert, «La genèse des choses et des mots. Le papyrus de Derveni entre Anaxagore et Cratyle», in *Les Etudes Philosophiques*, 4, 1970, pp. 443-55, notamment p. 454.

12 Dans le même sens, M. Salvatore, *Il nome, la persona. Saggio sull'etimologia antica*, Genova, Università di Genova, 1987, p. 53 observe à propos des anthroponymes homériques : «il nome è uno strumento per conoscere, per spiegare gli avvenimenti dell'esistenza della persona». Salvatore tend, par ailleurs, à distinguer les conceptions du nom propre dans la poésie épique et dans la poésie tragique.

13 Pour l'actualisation de ces étymologies dans l'*Iliade*, voir Bouvier, *op. cit.* (n. 6), pp. 385-388 et 432-433.

14 Voir ici M. Sulzberger, «ONOMA ΕΠΙΩΝΥΜΟΝ», in *Revue des Etudes Grecques*, 39, pp. 381-447, notamment p. 385 qui cite : schol. A

Il. IX 562; schol. *Od.* IV 326 et 630; Eust. *Il.* IX 145 [742 47-49 van der Valk]; IX 563 [45-48]. On se méfiait cependant de la perspective évolutionniste, p. 422 ss.

15 M. Sulzberger, *art. cit.* (n. 14), p. 401. À ce propos, Sulzberger cite aussi le témoignage de Proclus in *Cratylum*, 47.88: «Les noms attribués aux enfants par leurs pères ont le but de commémorer quelque chose ou quelque'un ou bien d'exprimer un espoir ou quelque chose de semblable».

16 Mais c'est bien sûr aux thèses sur la rectitude des mots et du langage

d'un Prodicos ou d'un Protagoras qu'il pense, sinon à Démocrite.

17 Voir Diogène Laërce, III 4; M.-M. Mactoux, «Regards sur la proclamation de l'affranchissement au théâtre à Athènes», in *La fin du statut servile? Affranchissement, libération, abolition*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, pp. 437-451.

18 L. Carroll, *op. cit.* (n. 2), p. 190.

19 G. Genette, *Mimologiques: voyage en Cratylie*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 13.

20 P. Whatelet, *op. cit.* (n. 6), p. 346 et ss.

21 *Illiade*, XXII 507 et VI 403.

22 Platon, *République*, 586 b-c; *Phèdre*, 243 a; *Lois*, 681d.

23 Voir Hérodote, II 53.

24 Cf. *Illiade*, VI 478, où le poète suggère une autre étymologie.

25 V. Goldschmidt, *Essai sur le Cratyle*, Paris, Vrin, 1940, p. 140.

26 Cf. Hérodote, II 53.

27 Voir ici la discussion en 429c.